

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Cénérique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Comprend du texte en anglais.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					



MONUMENT DE DE SALABERRY, INAUGURÉ À CHAMBLY
LE 7 JUIN 1881

LA BATAILLE DE CHATEAUGUAY

IX

CONDUITE DE SIR GEORGE PREVOST (1)

HAMPTON repoussé seulement, puisque Salaberry n'avait pas eu la permission de l'anéantir, pouvait réparer. Il y avait aussi à craindre Wilkinson. Cette situation rendait perplexes Prévost et Watteville, mais non pas Salaberry qui savait que Hampton abandonnait la lutte, étant mieux renseigné que ses chefs sur les mouvements de l'Américain et, disons-le, meilleur juge en ces matières.

C'est toujours et partout la même chose : un officier d'expérience battra l'une des deux armées qui cherchaient à se réunir et n'attachera plus d'importance à l'autre corps, parce que celui-ci se trouve, comme on dit, " en l'air ". La défaite de Hampton entraînait la paralysie de Wilkinson. Napoléon a principalement agi d'après ce principe dans une suite de campagnes qui sont devenues les modèles du genre et que l'on étudie dans tous les collèges militaires. Les craintes de Prévost et de Watteville étaient chimériques ; pour les justifier ils n'ont pas même l'affaire de Crysler Farm à montrer, puisque Wilkinson ne fut pas battu en cette rencontre et ne céda la partie qu'en apprenant (12 novembre) la défaite de Hampton. Nous verrons cela.

Sir George Prévost se décida enfin à croire que la bataille du 26 octobre comptait pour plus qu'une escarmouche au

(1) Pour ce qui a paru précédemment. voyez vol. III, pp. 387, 403 ; vol. IV, p. 5.

coin d'un bois. Il écrivit la lettre suivante au ministre des colonies, duquel il relevait, avec prière de la transmettre au ministre de la guerre :

Quartiers-Généraux, Montréal, 30 octobre 1813.

“ My Lord—Par ma dépêche No 91 du 8 de ce mois, j'ai eu l'honneur de rapporter à Votre Seigneurie que le major-général Hampton occupait, avec une force considérable de réguliers et de miliciens, une position sur la rivière Châteauguay, près l'établissement de Four Corners.

“ De bonne heure le 21, l'armée américaine traversa la frontière entre le Bas-Canada et les États-Unis, surprit une petite bande de nos guerriers sauvages et repoussa un piquet de la milice sédentaire, posté à la jonction des rivières Outarde et Châteauguay, où elle campa et prit des mesures pour ouvrir une route de communication sur ses derrières afin d'amener son artillerie.

“ Le major-général Hampton ayant terminé ses arrangements le 24, commença le jour suivant ses opérations contre mes avant-postes.

“ Vers onze heures, dans la matinée du 26, sa cavalerie et ses corps légers furent aperçus des deux côtés de la rivière, par un détachement qui protégeait les habitants employés à abattre des arbres pour construire un abatis.

“ Le lieutenant-colonel de Salaberry, qui avait le commandement des piquets les plus avancés, composés de la compagnie légère des Fencibles Canadiens, et de deux compagnies de Voltigeurs, sur la rive nord de la rivière, disposa de sa petite troupe d'une si excellente manière, qu'il arrêta la marche de la principale colonne de l'ennemi, dirigée par le major-général Hampton en personne et accompagnée par le brigadier-général Izard.

“ La brigade légère de l'armée américaine, sous le colonel McCarty, fut repoussée de la même manière dans sa marche par le côté sud de la rivière où elle rencontra la compagnie du flanc droit du 3^e bataillon de la milice incorporée sous les ordres du capitaine Da'j, et supportée par la compagnie des Chasseurs de Châteauguay sous le capitaine Bruyère; ces deux officiers ayant été blessés, et leurs compagnies venant de subir des pertes, la position qu'elles occupaient fut couverte immédiatement par une compagnie de flanc du 1^{er} bataillon de la milice incorporée; l'ennemi se rallia et revint à l'attaque à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il se vit forcé d'abandonner la partie à la fin du jour, se voyant déjoué sur tous les points par une poignée d'hommes qui soutinrent leur position avec bravoure et réussirent à protéger nos travailleurs contre toute insulte.

“ Etant par bonheur arrivé sur la scène de l'action peu après le commencement, j'ai été témoin de la conduite des troupes en cette glorieuse occasion et ce fut pour moi une grande satisfaction que de pouvoir leur adresser des éloges sur le terrain même.

“ Je remerciai le major-général de Watteville des sages mesures prises par lui pour la défense de cette position, le poste avancé; aussi le lieutenant-colonel de Salaberry pour le bon jugement qu'il a montré en choisissant le champ de bataille, et la bravoure et l'adresse avec lesquelles il s'y est maintenu.

“ Je reconnus que les officiers et les hommes engagés dans l'action de ce matin-là méritaient les plus fortes louanges en raison de leur bravoure et de leur fermeté, et j'ajoutai qu'il fallait continuer à agir avec le zèle, la fermeté, la discipline et la résistance à la fatigue et aux privations qu'ils avaient jusque-là manifestés.

“ J’ai signalé particulièrement l’aide habile que le lieutenant-colonel de Salaberry a reçu du capitaine Ferguson, commandant la compagnie légère des Fencibles Canadiens ; et du capitaine J.-B. Duchesnay, du capitaine Juchereau-Duchesnay, de l’adjutant Hebden, des Voltigeurs, de l’adjutant O’Sullivan, de la milice sédentaire, et du capitaine La Motte appartenant au corps des guerriers Sauvages.

“ La plupart des troupes anglaises étant employées à la défense du Haut-Canada, le salut du Bas-Canada dépend surtout de la valeur et de la constance de ses bataillons incorporés et sa milice sédentaire, jusqu’à l’arrivée du 70^e régiment et des deux bataillons de marine que nous attendons de jour en jour. C’est pourquoi j’éprouve une très vive satisfaction en portant à la connaissance de Votre Seigneurie le fait que les sujets Canadiens de Sa Majesté, comprenant toutes les classes, semblent déterminés à poursuivre une loyale et honorable ligne de conduite.

“ Par le rapport des prisonniers ennemis dans l’affaire de Châteauguay, les forces américaines auraient été de sept mille hommes d’infanterie et de deux cents chevaux, avec dix pièces de campagne. Nous n’avons pas eu de réellement engagés dans l’action plus de trois cents hommes de notre côté.

“ L’ennemi a beaucoup souffert de notre feu, aussi de son feu à lui, certains corps détachés dans les bois ayant tiré les uns sur les autres.

“ J’ai l’honneur de transmettre à Votre Seigneurie le rapport des tués et blessés le 26 et je profite de cette circonstance pour solliciter humblement de Son Altesse Royale le prince Régent, comme marque de Sa Gracieuse approbation

de la conduite des bataillons de milice incorporée, cinq drapeaux pour les 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e bataillons.

J'ai l'honneur,

GEORGE PRÉVOST.

“ Le Très Honorable Comte Bathurst ”.

Rapport des tués, blessés et manquants après l'action de Châteauguay, le 26 octobre 1813 :

Compagnie légère de Fencibles canadiens : 3 hommes tués, 1 sergent et 3 hommes blessés.

3^e bataillon milice incorporée, compagnie de flanc : 2 hommes tués, 1 capitaine et 6 hommes blessés, 4 hommes manquants.

Chasseurs de Châteauguay : 1 capitaine blessé.

Total : 5 soldats tués, 2 capitaines, 1 sergent, 13 soldats blessés, 4 soldats manquants.

Noms des officiers blessés : capitaine Daly, 3^e bataillon de milice incorporée, deux blessures graves ; capitaine Bruyère, des Chasseurs de Châteauguay, blessure légère.

EDWARD BAYNES,

Adjutant-général.

Le compliment que le gouverneur adresse au général de Watteville est sujet à la critique, parce que nous n'avons pas encore découvert quel expédient ce dernier officier avait mis en œuvre pour aider la défense ; tout porte à croire qu'il n'avait pas assez pris de précautions et que Salaberry, comprenant l'inutilité de compter sur lui, s'était tiré d'affaire tout seul.

Pareillement, lorsque Prévost dit qu'il arriva vers le commencement de l'action, il se donne des gants qui ne lui appartiennent pas puisqu'il ne survint qu'à la fin du jour.

Dans le passage où il est parlé du général McCarty, je pense qu'il y a eu des lignes d'omises par le copiste, car Purdy commandait la colonne légère de la rive droite, tandis que McCarty conduisait les dragons placés à la gauche de Hampton (rive gauche) lesquels attaquèrent le poste défendu par le capitaine La Mothe.

Le 4 novembre parut un ordre général de milice portant que, si l'ennemi ne faisait aucune nouvelle tentative pour envahir la province, les bataillons seraient déchargés du service, en d'autres termes que les miliciens passeraient l'hiver chacun chez soi. Sir George Prévost ajoutait des compliments à cette annonce : " Je déclare avec orgueil aux braves et loyaux miliciens du Bas-Canada qu'ils ont droit à ma reconnaissance pour le zèle et la promptitude avec lesquels ils ont volé à leurs postes et la patience, la fermeté qu'ils ont déployées dans cette saison rigoureuse, ainsi que les fatigues et les privations auxquelles ils ont été exposés. La constance et la discipline ont brillé parmi eux tous. La bravoure et l'intrépidité qu'ont montrées six compagnies composées à peu d'hommes près de Fencibles et de miliciens canadiens, sous la conduite immédiate du lieutenant-colonel de Salaberry, en repoussant, à la honte de l'armée américaine, une force de vingt fois leur nombre, couvre le nom canadien d'un honneur qui ne ternira jamais. "

Tout le Bas-Canada comprenait en ce moment que Hampton avait rebroussé chemin, mais on ne savait pas encore que Wilkinson venait de s'ébranler et marchait sur Montréal. Il était temps que Prévost adressât des éloges aux milices... néanmoins il se réservait de n'en rien faire savoir à Londres, comme nous le verrons plus loin.

" Le quatre novembre, écrit le lieutenant Pinguet, nous sommes descendus aux maisons (vers Sainte-Martine) où nous

étions presque aussi mal que dans le bois ; nous y avons été huit jours et avons reçu ordre de remonter”.

A ce compte, l'ordre de remonter la rivière Châteauguay fut donné comme Wilkinson passait à Crysler Farm. Il est probable que Prévost crut alors à un retour de Hampton pour opérer sa jonction avec Wilkinson.

C'est le moment de parler de ce dernier, car la bataille de Châteauguay gagne énormément à être comparée avec celle de Crysler Farm.

X

CRYSLEF FARM

11 NOVEMBRE

NEUFS jours après la défaite de Hampton à Châteauguay le général Wilkinson, toujours immobile à Sackett's Harbour, ne savait encore rien de cet événement. Il prit au mieux le proverbe qui dit “ pas de nouvelles, bonnes nouvelles” et se mit en marche, le 3 novembre, avec dix mille hommes qu'il embarqua, à Grenadier Island, sur trois cents bateaux, pour descendre le Saint-Laurent, la droite de cette flotille appuyée à la rive américaine.

Le général de Rottenburg, commandant à Kingston, ne pouvait dégarnir complètement son poste pour se mettre à la poursuite de l'armée américaine, il se contenta de la faire suivre d'un petit corps d'observation, composé de quelques compagnies du 49^e régiment royal sous les ordres du lieute-

nant-colonel Charles Plenderleath, et à peu près autant du 89^e que conduisait le lieutenant-colonel Joseph Warton Morrison—et quelques Voltigeurs détachés du corps de Salaberry. Ce dernier n'avait jamais eu tous ses Voltigeurs sous la main durant l'été et l'automne : les besoins du service les dispersaient jusque dans le Haut-Canada où l'on en rencontre des détachements mêlés aux autres troupes.

Le lieutenant-colonel Thomas Pearson était à Prescott avec les compagnies de flanc du 49^e régiment, un certain nombre de Fencibles Canadiens, quelques Voltigeurs, des miliciens d'artillerie, des dragons de la milice et une bande de guerriers sauvages. Il se porta, à la tête de cette troupe, au-devant des deux autres officiers anglais qui descendaient le fleuve et opéra heureusement sa jonction. Les trois détachements réunis pouvaient avoir huit cents hommes de toutes armes. Morrison, Plenderleath et Pearson étaient des militaires éprouvés.

Ogdensburg avait été pris par le lieutenant-colonel George Macdonell, dix mois auparavant, puis les Américains y étaient rentrés et l'occupaient lorsque Wilkinson se hasarda sur le fleuve, comme il vient d'être dit, c'est pourquoi il mit pied à terre un peu au-dessus de ce poste et le traversa en toute tranquillité tandis que ses bateaux serraient de près le rivage pour éviter le feu des canons de Prescott situé vis-à-vis. En ce moment, Morrison, qui avait la direction de la force expéditionnaire anglaise, venait de rencontrer Pearson et arrivait sur Prescott, partie monté sur des embarcations, partie en marchant par terre.

Wilkinson filait à trois milles plus bas que Ogdensburg pour trouver un endroit propice à la traversée du fleuve. C'était le 6 novembre. Il venait de faire cinq milles sur la côte américaine pour éviter Prescott. Le 7 il débarqua

douze cents hommes sur le rivage canadien, à la pointe aux Iroquois. Morrison était déjà rendu dans le voisinage. Le 8, une autre brigade américaine traversa à la tête du Long-Sault. Ces deux corps s'avancèrent dans la direction de Montréal, c'est-à-dire qu'ils suivaient le cours du fleuve allant en avant-garde. Wilkinson, malade, inquiet de se voir sans nouvelles de Hampton, avait distribué son armée en trois groupes qui devaient se suivre d'assez près pour se secourir au besoin. Le 9, Morrison enleva un dépôt militaire que les Américains avaient formé en cachette dans l'intérieur du bois.

Ses têtes de colonnes avançant sur Cornwall, Wilkinson décida de rester de sa personne auprès du général Boyd qui commandait l'arrière-garde. Il était suffisamment éclairé en avant pour savoir qu'il n'y avait pas d'obstacle visible entre lui et Montréal, mais, sur ses derrières, Morrison pouvait lui susciter des complications—ensuite toujours pas de nouvelles de Hampton...

Le 10, Morrison arrivait à la ferme Chrysler, talonnant Boyd pour le contraindre à se retourner. La tactique de Morrison devait nécessairement se borner à ralentir la marche de l'ennemi, car il n'avait pas assez de monde pour risquer une bataille. Si Watteville, placé au bas de la rivière Châteauguay, jugeait à propos de barrer la route de Montréal, Morrison lui offrait un fameux appoint en attaquant l'envahisseur par derrière. Watteville se borna à faire remonter la rivière Châteauguay au contingent de Salaberry, espérant mater Hampton, qui ne songeait même pas à revenir, car il était déjà loin dans l'Etat de New-York.

Enfin le 11, Boyd adopta un site favorable, entre le fleuve et la forêt, sur un terrain raviné et, avec trois ou quatre mille hommes, brava les approches de Morrison, vingt-cinq arpents plus bas que la ferme Chrysler.

Ce fut, de la part des Anglais, une bataille savante. Ils avaient à combattre un adversaire quatre fois plus fort qu'eux numériquement et perdirent le quart de leur effectif. L'Américain perdit aussi le quart du sien. Durant quatre heures on se fusilla. Il y eut des charges à la baïonnette, de belles manœuvres où les compagnies des 49^e et 89^e soutinrent leur vieille réputation. Le canon eut sa part de l'affaire, quoique dans une mince proportion. Vers la brune, Boyd fit volte-face et reprit sa marche à la suite de l'armée. Wilkinson, malade, avait passé la journée dans une barque sur le fleuve.

On ne pouvait attendre de Morrison qu'il poursuivît un ennemi encore si compact et qui se repliait sur des troupes fraîches, plus nombreuses que les siennes.

Que serait-il arrivé si Hampton, débouchant de la rivière Châteauguay, ou apparaissant à Laprairie, était venu tendre la main à Wilkinson? La reddition du Bas-Canada s'en serait suivie. Quelqu'un avait donc arrêté, refoulé Hampton pour qu'il n'arrivât pas à point nommé? Oui, souvenez-vous du 26 octobre.

Le 12 novembre, toutes les forces américaines étaient réunies à Cornwall. Les trois corps se trouvaient arrêtés ensemble : on venait d'apprendre la défaite de Hampton et les conséquences qui découlaient de ce revers incroyable.

Incroyable à ce point que Prévost et Watteville n'y avaient pas cru ; si incroyable que Hampton en resta abasourdi. L'un des rares historiens américains qui ont osé en faire mention, dit que c'était, militairement parlant, une tache sur la république des Etats-Unis.

La nuit du 12 au 13 novembre, Wilkinson fit traverser le fleuve à l'armée, aux environs de Saint-Régis, et se trouva, peu d'heures après, sur le territoire américain. Les milices du Bas-Canada furent licenciées le 17 novembre.

XI

CHATEAUGUAY DANS L'HISTOIRE

SI Napoléon eût vaincu les alliés dans la campagne de février-mars 1814, nous aurions vu se continuer la guerre à nos portes parce que le gouvernement de Washington agissait d'après une entente avec le monarque français. Cette politique, dirigée contre l'Angleterre, embrassait la conquête du Canada au profit des Américains. Napoléon vainqueur, les hostilités se continuaient sur nos frontières. Mais qui avait remporté le bouquet jusqu'à ce moment ; qui nous avait offert de nous reposer sur des lauriers, suivant la phrase classique ?—Salaberry, personne autre. Il a conçu et exécuté le coup final de 1813 ; il absorbe Chrysler Farm dans Châteauguay. Supposez de Salaberry commandant en chef, Hampton n'eût pas ramené un seul de ses hommes dans l'Etat de New-York, et Wilkinson serait resté avec ses dix mille soldats prisonniers de guerre entre nos mains. Ceux qui avaient la direction—Prévost et Watteville—ne comprendraient rien à un état de choses fait pour de vrais chefs d'armées. Le plan admirable du général Armstrong a rencontré dans Salaberry un officier qui savait que, en brisant l'un des deux jambages de ce projet, il paralysait l'autre.

Rappelons-nous que Hampton et Wilkinson, envahissant le Bas-Canada pour prendre Montréal, avaient dans leurs mains les deux plus belles armées que les Américains eussent mises debout depuis le commencement de la guerre. Le Haut-Canada venait d'être conquis par une autre armée américaine, celle de Harrison.

Salaberry défait Hampton, sur lequel comptait Wilkinson, et celui-ci, ne connaissant rien de ce renversement de tous leurs projets, entreprend la conquête de Montréal, mais il s'arrête parce que son collègue a été battu, et non pas à cause du combat d'arrière-garde livré près de la ferme Chrysler, puisqu'il s'en était tiré sans trop de perte. L'importance d'une bataille se mesure par les résultats. Châteauguay a coupé court à la marche victorieuse des Américains et a brisé leur plan de campagne. Châteauguay produisit sur Wilkinson une terreur que Chrysler Farm ne lui avait pas du tout inspirée. De quelque manière que l'on envisage la situation, il faut en arriver à ceci : Prévost ne comprit pas d'abord l'étendue de la défaite de Hampton; lorsqu'il put s'en rendre compte, il dit que la campagne était terminée; Wilkinson, ne sachant rien de la déconfiture du 26 octobre, s'avance, combat, passe son chemin, entrevoit pour ainsi dire Montréal, demeure victorieux jusqu'à l'heure où il apprend que Hampton est anéanti; alors il s'empresse de se dérober aux conséquences de sa marche audacieuse.

A la guerre, le résultat est tout. Napoléon fait tuer quarante mille hommes à Eylau sans démolir les Russes : bataille futile. Plus tard, à Waterloo, Blücher survient sur la plaine de la Belle Alliance et la face du monde change, parce que Napoléon tombe pour ne plus se relever. Drummond se bat comme un tigre à Lundy's Lane, sans pouvoir délivrer le Haut-Canada de la présence des Américains. Les morts et les blessés s'entassent à Stoney Creek, mais le résultat est vague. Salaberry affronte savamment un ennemi vingt fois supérieur en nombre et lui inflige l'obligation de rentrer chez lui; le retentissement de ce coup de maître terrorise Wilkinson : la province est sauvée. Les enfants ont l'habitude d'évaluer les batailles d'après le nombre des combattants ou des morts. Les hommes sérieux calculent les résultats. Au

Detroit, le général Brock a conquis le Michigan sans perdre un homme.

Qu'importe que trois cents fusils seulement aient joué le long du ravin Bryson, si Montréal et la province ont été sauvés de la conquête !

Je n'admets pas que l'on qualifie les attaques de Hampton contre Salaberry dans la journée du 26 octobre, de " fusillade au coin d'un bois ", puisque l'assaillant n'eut rien de plus pressé, après cela, que de retourner à la frontière, en semant le terrain de morts et de blessés.

Les auteurs américains feignent de ne mentionner Hampton qu'en passant et ne rattachent son entreprise à aucun projet, tandis que nous savons très bien la valeur qu'elle avait dans l'estime d'Armstrong, ministre de la guerre ! C'était la majeure partie de son plan de campagne : Wilkinson devait coopérer seulement à la conquête, ou si vous aimez mieux, il avait pour mission d'appuyer les mouvements de Hampton. Il n'est pas étonnant de voir les Américains masquer leur échec, lorsque Prévost lui-même s'arrange pour que l'on ne sache rien de Châteauguay au *War Office* de Londres.

Ne disons pas, cependant, que tous les historiens américains suppriment le chapitre qui concerne Hampton et Salaberry. Dans un travail publié après la guerre en question, l'un des principaux officiers de Hampton disait : " Personne n'avoue maintenant avoir appartenu à l'armée de Châteauguay ". La honte qui couvrait ces militaires fait assez l'éloge des nôtres.

L'adjudant-général King, de l'armée américaine, examinant les opérations de Hampton, explique la marche de Purdy au sud de la rivière et dit que Hampton méritait sa défaite pour avoir si mal conçu l'attaque.

Une fusillade au coin d'un bois ! alors que depuis quatre jours nos hommes travaillaient à fortifier leur position pour compenser l'énorme différence qu'il y a entre sept mille et cinq cents !

XII

LES TROIS CENTS

Ceux qui ont entendu parler des 300 combattants de Châteauguay, et qui se rappellent leurs classiques, imaginent que O'Sullivan, un garçon très lettré, n'a rien trouvé de mieux que de dire : “ *Nous étions trois cents,* ” comme aux Thermopyles, ce qui constituerait une vantardise dans la bouche du soldat historien ; mais nous allons établir d'une manière raisonnable ce chiffre de trois cents.

Le gouverneur Prévost, dans sa dépêche du 30 octobre, dit positivement que Salaberry n'engagea pas plus de trois cents hommes dans le combat.

Michel O'Sullivan, aide de camp de Salaberry, affirme avec force qu'ils étaient trois cents hommes faisant le coup de feu, et que le reste était en réserve en arrière.

M. John McKenzie, de Terrebonne, bourgeois de la compagnie du Nord-Ouest, qui s'occupait activement des affaires de milice à l'époque en question parce que les voyageurs de sa compagnie avait été placés presque tous sous les ordres de Salaberry, possédait un exemplaire du dictionnaire topogra-

pique de Bouchette, et, dans la marge de l'article *Château-guay*, il écrivit cette note :

Une compagnie Fencibles.....	80
Une compagnie Daly.....	70
Une compagnie Chasseurs.....	80
Une compagnie 1er bataillon.....	70
Deux compagnies Voltigeurs.....	140
Sauvages.....	150
	<hr/>
A peu près.....	590

Dans tout le volume, M. McKenzie n'a fait que cette note; on peut en conclure qu'il y attachait de l'importance. C'est M. Alfred Garneau, fils de notre historien national, qui m'a fait connaître cette annotation avec la remarque que, vis-à-vis le chiffre 590, il y a le mot "about" ce qui veut dire "à peu près certain."

Le lieutenant Pinguet dit que la compagnie des Fencibles était de 72 hommes, et de Salaberry affirmé que Daly n'avait avec lui que 50 hommes. Comme nous avons la preuve que Lamothe employa seulement 22 sauvages, il faut donc défalquer du chiffre 590 : 8 Fencibles, 20 compagnie Daly, 128 Sauvages; total, 156.

Ce qui nous permet de dire qu'il y avait sur le terrain :

Fencibles	72
Daly	50
Chasseurs	80
Voltigeurs	140
Sauvages	22

364

Les deux cent vingt-six hommes, dont 128 sauvages tenus en réserve, ont pu envoyer durant la journée, des petits détachements pour éclairer la situation, mais on ne les qualifie pas de combattants.

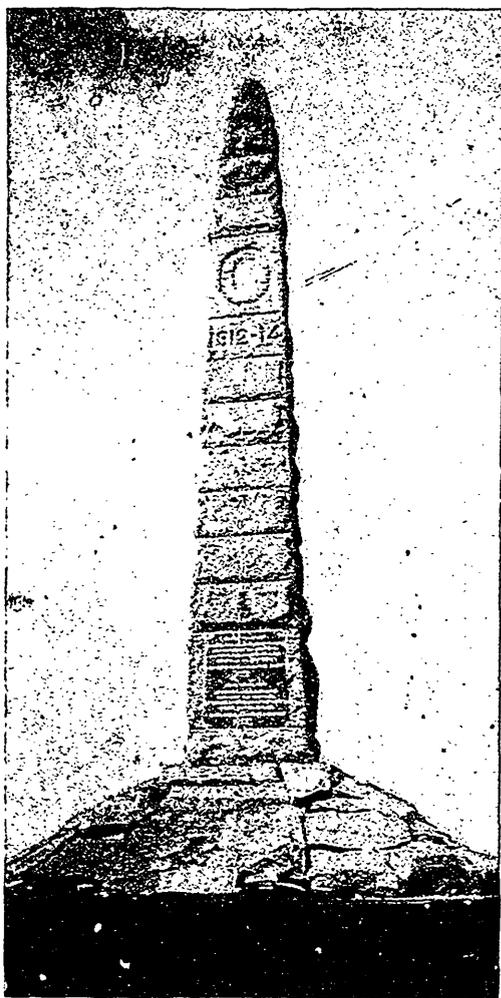
Il est donc certain que de Salaberry avait plus de 300 hommes au feu, mais pas jusqu'à 400.

William James (*Military Occurrences of the war of 1812*), dit que six cents des hommes de Salaberry étaient postés dans les 2^e, 3^e et 4^e lignes des abatis, où commandait le lieutenant-colonel Macdonell. C'est beaucoup de monde accordé à la réserve. W.-D. Lighthall, évidemment mieux renseigné, place deux cent quarante hommes en première ligne, et ajoute que Salaberry n'avait en tout que quatre cent quatre-vingt-dix hommes—par conséquent, la réserve était de deux cent cinquante hommes.

Lorsque le gouverneur Prévost dit que les Canadiens luttèrent contre une force de vingt fois leur nombre, il double le chiffre des Américains car 590 multiplié par 20 donne 11,800, alors que Hampton ne comptait guère plus de 5,000 soldats sous ses ordres. Le même gouverneur dit avoir entendu les prisonniers Américains lui affirmer que le nombre de leurs troupes s'élevait à 7,000 hommes d'infanterie, 200 cavaliers et 10 pièces de campagne. O'Sullivan met pour les Américains 7,000 hommes de pied, 400 cavaliers et 10 ou 12 canons.

Dans un autre endroit, il dit qu'il avait en face de lui 3,000 à 3,500 hommes d'infanterie, 3 escadrons de cavalerie et 3 canons, puis il ajoute que Purdy du côté droit au sud de la rivière, commandait une autre colonne de 1500 hommes, ce qui, en fin de compte, nous donne 5,200. On est cependant d'accord à admettre que Hampton avait bien avec lui 7,000 hommes et que Salaberry ne commandait que 450 hommes, à part 150 sauvages.

Pinguet dit que l'ennemi a perdu environ 500 hommes tant tués que blessés et manquants. Il dit aussi que les Américains étaient 2,000 d'infanterie et 200 de cavalerie. Sala-



MONUMENT SUR LE CHAMP DE BATAILLE
DE CHATEAUGUAY

Inauguré le 26 octobre 1895

berry met 1,500 d'infanterie et 250 dragons, mais il observe que ses hommes trouvaient cette estimation trop basse.

Ailleurs, Pinguet dit que dans les bois, à Châteauguay, trois cents hommes ont combattu contre cinq mille, de dix heures et demie du matin à deux heures et demie de l'après-midi, tandis que en plaine, à Crysler Farm, huit cents se sont mesurés contre quatre mille. Dans les deux cas, ses chiffres sont acceptables. Citons un autre passage de Pinguet.

“ Nous avions à combattre contre deux mille hommes de pied et deux cents hommes de cavalerie.” Cet officier, de même que Salaberry, ne semble pas tenir compte des quinze cents hommes de Purdy.

La bataille de Châteauguay a eu lieu à coup de carabines, sans l'usage du canon, du sabre ou de la baïonnette ; la cavalerie américaine a exécuté une seule charge et cela contre le capitaine Lamothe qui lui a promptement fait tourner bride.

“ Nous ne perdions pas de temps : nos soldats ont tiré entre trente-cinq à quarante cartouches, et en si bonnes directions que les prisonniers que nous fîmes le lendemain disaient que nos balles passaient à l'égalité soit de la tête soit de la poitrine. Notre compagnie seule s'est battue là environ trois quarts d'heure avant que de recevoir du renfort. La perte de l'ennemi a été d'environ cinq cents, tant tués que blessés et manquants. Nous en avons enterré environ un cent. Notre perte n'a été que de trois hommes faits prisonniers et quatre blessés, dont trois seront bientôt prêts à faire le service.”

Sur la principale ligne de bataille qui formait un angle (ou un coude) il y avait avec Salaberry à peu près 240 hommes ; si vous admettez que de l'autre côté de la rivière la compagnie Daly et la milice de Beauharnois formaient 120 hommes,

nous avons une distribution à peu près exacte des combattants. En arrière de ceux-là se tenait la réserve prête à être appelée au premier ordre.

On s'étonnera peut-être des précautions que je prends pour établir ces chiffres, mais comme il n'y a rien de positif sur ce sujet je crois nécessaire d'argumenter, en attendant que les archives qui concernent cette partie de notre histoire (si toutefois il en existe) aient été ouvertes au public. Il n'est pas possible de reconstituer les événements de la campagne de Châteauguay à l'aide des récits des historiens.

O'Sullivan dit qu'il y avait dans les Fencibles trois hommes qui n'étaient pas Canadiens ; il ajoute que trois officiers du détachement de Salaberry étaient Anglais.

Prévost explique que Salaberry n'avait avec lui que des Canadiens.

On aura beau faire et beau dire, ce fut une victoire uniquement due aux Canadiens-Français.

Il y a des noms anglais parmi ceux des officiers qui ont pris part à la bataille : Daly, O'Sullivan, Ferguson, Schiller, Johnson, Macdonell, mais tous parlaient le français aussi bien que l'anglais, quelques-uns même ne savaient que le français. La plupart des Fencibles étaient Canadiens-Français. Le lieutenant-colonel William Coffin a eu raison de dire que la bataille de Châteauguay fut gagnée par la milice canadienne-française. Il ajoute que les Canadiens-Français ont peu fait pour répandre la renommée de cette victoire, ce qui explique pourquoi elle est inconnue de presque tous les historiens.

Un devoir qui incombe aux Canadiens-Français d'aujourd'hui, c'est de mettre sous les yeux des lecteurs la narration détaillée et concluante de la campagne de 1813 sur la rivière

Châteauguay, afin qu'il ne vienne plus personne nous dire que ce fut un événement sans valeur et que, du reste, s'il faut en parler, les Anglais y ont eu leur large part. Notre peuple se montre très fier de la victoire du 26 octobre, parce que ses pères lui ont appris à s'en énorger, mais il est incapable de répondre à ceux qui veulent l'amoindrir ou la faire oublier. J'ai plus d'une fois gémi de cette déplorable ignorance et je fais mon possible pour qu'elle disparaisse. Il y a soixante ans, toute l'ancienne histoire du Canada était traitée avec mépris par les étrangers ; faute de livres nous ne pouvions pas plaider sa cause. Garneau s'est mis à l'œuvre et, à présent, il ne s'élève plus une seule voix honnête pour dénigrer ce passé glorieux. Faisons la même chose pour Châteauguay et, encore une fois, nous resterons vainqueurs dans cette lutte qui ne recommence sans cesse que parce que nous ne savons pas toujours nous défendre à propos.

XIII

NOTES ET COMMENTAIRES

LES 11 et 12 novembre, date de Crysler Farm et de la retraite de Wilkinson, la compagnie des Fencibles du capitaine Ferguson était retournée à la coulée Bryson. Voici ce qu'écrivait le lieutenant Pinguet : " Cette seconde fois, nous avons tellement souffert du froid et du mauvais temps que plusieurs de nos hommes tombaient malades tous les jours. Pour moi, j'ai été obligé de descendre aux maisons avec des douleurs dans tous les os, mais j'espère que si la campagne n'est pas finie, dans huit jours je serai capable de remon-

ter." Il écrivait cela le 21 novembre, du bassin de Châteauguay, ne sachant pas encore que l'ordre général du 17 avait appelé les troupes en quartiers d'hiver. Continuons de le citer :

" Le colonel de Salaberry a été bien malade ; mon vieux capitaine (Ferguson) est malade à Laprairie depuis trois semaines, et plusieurs officiers des Voltigeurs sont aussi malades. Je crois à présent qu'un homme est capable d'endurer sans crever plus de misère qu'un bon chien. Il y a bien des petites choses qui pourraient se dire mieux que de s'écrire, mais tu verras par ceci cependant que les Canadiens savent se battre, car sur soixante-douze de notre compagnie qui étaient dans l'engagement (26 octobre) il y avait plus de cinquante Canadiens et qui n'ont pas été les moins fermes.

" Tu as vu par l'ordre général concernant la bataille qui s'est donnée sur le fleuve Saint-Laurent (à la ferme Cryslér) que ce pauvre de Lorimier a été tué, et je crois Armstrong, un de nos enseignes et fils du chirurgien des vétérans, est aussi mort de ses blessures. En de Lorimier, le régiment perd un bon officier et plusieurs officiers un bon ami. Ils se sont battus en plaine huit cents contre quatre mille, et nous dans le bois, trois cents contre cinq mille. Notre bataille a duré depuis dix heures et demie du matin jusqu'à deux heures et demie de l'après-midi. Je t'assure qu'on est si occupé dans ces occasions-là que le temps passe vite. Mes respects à mon père, amitiés à François, à mes cousins, à M. Wilson et à sa famille. Au plaisir de nous revoir tous encore une fois, si je puis, cet hiver. Adieu. Ton frère, Charles Pinguet. "

La législature du Bas-Canada vota des remerciements à Salaberry.

Napoléon, ramené en France par suite de sa quasi défaite à Leipsig, ouvre le corps législatif, à Paris, le 19 décembre,

et déclare que " la république des Etats-Unis d'Amérique continue avec succès sa guerre contre l'Angleterre," nous étions mieux renseignés que lui sur ce sujet.

Le bureau de la guerre à Londres décora les officiers qui s'étaient distingués aux colonies durant les guerres de 1793 à 1814, *laissant Salaberry de côté*. Il n'y avait rien dans les rapports de Prévost ou de Watteville qui pût éclairer le ministère sur son compte...

Le lieutenant-colonel George Macdonell étant à Londres en janvier 1817 eut occasion de converser avec les autorités militaires, et révéla non-seulement la prise d'Ogdensburg qu'il avait accomplie, l'hiver de 1812-13, mais aussi la victoire de Châteauguay. De Salaberry l'autorisa à parler en son nom. Macdonell écrivit que le choix de la position et la conduite de la bataille appartenaient à de Salaberry exclusivement, et que de Watteville n'y était pour rien, ayant été averti par lui, Macdonell, que la lutte était engagée, ce qui explique sa présence vers la fin de la journée. Macdonell ajoutait, pour donner plus de force à ses paroles, que lui, Macdonell, commandait en second à la bataille de Châteauguay.

Cette légende est en train de devenir de l'histoire, grâce à la famille Macdonell qui l'exploite avec une rare audace dans les journaux de Montréal et d'Ottawa.

Le 15 février 1817 parut, dans la *Gazette*, de Londres, un ordre général daté de Whitehall le 3 de ce mois, portant que le prince régent avait nommé (pour le roi) un certain nombre d'officiers Compagnons du Bain, savoir : colonel Lionel Smith, 65^e régiment ; colonel sir Charles-William Doyle, 87^e régiment ; colonel sir Howard Douglas, baronnet, York Rangers ; lieutenant-colonel James Viney, artillerie royale ; lieutenant-colonel J.-H. Dunkin, 77^e régiment ; lieutenant-

colonel sir William-P. Carrot à demi-paie ; lieutenant-colonel sir P.-R. Roche à demi-paie ; lieutenant-colonel J.-M. Nooth, 21^e régiment d'infanterie ; lieutenant-colonel George Holmes, 3^e dragons ; lieutenant-colonel Francis-M. Miller, 87^e régiment ; lieutenant-colonel Francis Battersby à demi-paie, autrefois de l'infanterie légère de Glengarry ; lieutenant-colonel Charles de Salaberry, ancien commandant des Voltigeurs ; lieutenant-colonel George Taylor, ancien inspecteur du matériel de guerre en Canada ; lieutenant-colonel Robert McDonall à demi-paie, autrefois de l'infanterie légère de Glengarry ; lieutenant-colonel G. Macdonell, ancien inspecteur du matériel de guerre en Canada ; lieutenant-colonel Henry John à demi-paie, 18^e régiment d'infanterie ; lieutenant-colonel W.-F. Brotherton, 14^e dragons ; lieutenant-colonel Peter Fyers, artillerie royale ; major Robert Macdonald, artillerie royale.

Battersby, Salaberry, Taylor, McDonall et Macdonell avaient servi en Canada. Macdonell reçut une lettre des Horse Guards, lui disant que le titre de compagnon du Bain lui était décerné en raison de la prise d'Ogdensburg,—ce qui n'empêche pas sa famille de proclamer bien haut qu'il fut fait Compagnon à cause de “ses services à Châteauguay et qu'il reçut une médaille d'or, comme de Salaberry.” La médaille d'or est un rêve dont Salaberry lui-même n'a jamais entendu parler.

On a commis tous les excès d'imagination depuis 1895, au sujet de Châteauguay. Le rédacteur du *Gleaner* de Huntingdon est allé jusqu'à proposer de mettre le nom de Watteville à la place d'honneur sur le monument de Châteauguay. C'est pour le coup que la phalange entière des braves du 26 octobre se lèverait pour flétrir de nouveau “le maudit homme” qu'elle méprisait tant !

Les Canadiens-Français ont négligé d'écrire le récit de cette guerre, tout en conservant son souvenir au coin du feu, dans les conversations familières ; c'est ce qui explique pourquoi l'histoire imprimée en français attache si peu d'importance à cette bataille. Garneau en parle mieux que tous les écrivains canadiens-français.

Le *Témoin Oculaire* et Pinguet sont notre seule ressource, à peu près ; sans eux nous ne pourrions presque pas retracer les faits et gestes des héros de 1813, encore moins démêler les événements de la bataille de Châteauguay. Les écrivains anglais du Canada n'ont pas fait valoir en Angleterre l'importance de ces événements. Pour ce qui est des dépêches officielles, comme celles du gouverneur Prévost, elles sont à la fois insignifiantes et inexactes. À certains égards, elles sont criminelles.

Il est évident que le gouverneur voulait assumer après coup la responsabilité et l'honneur d'avoir repoussé l'ennemi dans des conditions qui, militairement parlant, ne pouvaient produire un succès que par des actes d'audace et grâce à un commandant sûr de son monde.

Sir George Prévost, livré à lui-même, ou de Watteville laissé indépendant, eussent reculé devant Hampton, mais de Salaberry, qui connaissait mieux sa besogne, arrêta le général américain juste à l'endroit où il pouvait le défaire plus facilement et briser le plan d'invasion du Bas-Canada.

Joignons à cette remarque les procédés que Prévost et Watteville employèrent pour étouffer l'affaire ou en soutirer le mérite. M. Joseph-François Perrault écrit dans son *Abrégé de l'Histoire du Canada* :

“ On fut informé par un ordre général daté de la Fourche, sur la rivière Châteauguay, du 27 octobre 1813, du succès brillant d'un engagement entre l'armée américaine sous le

général Hampton et nos piquets avancés, où le lieutenant-colonel de Salaberry repoussa la principale colonne de l'ennemi, avec une poignée d'hommes du corps de Voltigeurs et des Canadiens fencibles n'excédant pas trois cents hommes, quoique l'ennemi revint plusieurs fois à la charge. Ces avantages furent dus à la sagesse des dispositions du général de Watteville et à l'intrépidité du lieutenant-colonel de Salaberry et à la bravoure des Canadiens sous ses ordres."

M. Perrault ne pouvait que répéter ou analyser l'ordre général qui venait d'être promulgué. Or voici la réponse vigoureuse et noble à la fois, que Salaberry opposa au dire de Watteville et de Prévost. C'est une lettre adressée au colonel Baynes, adjudant-général :

" Aux Avant-Postes, le 1er nov. 1815.

" Monsieur—Au sujet de l'ordre général du 27 du mois dernier, qui parle de l'action dans laquelle j'ai repoussé l'armée du général Hampton, j'observe avec regret que le choix des différentes positions que j'ai défendues ne m'est pas attribué, non plus que la disposition que j'ai faite de mes hommes ne paraît comme si elle était de moi ; il résulte de cela que la plus grande partie du mérite d'avoir combattu toute une armée m'est enlevé.

" Pour éclaircir ce sujet il est nécessaire que je dise que le 21 octobre, lorsque l'on rapporta à l'église de Châteauguay, durant la nuit, que l'ennemi avait surpris le piquet placé à Piper's Road, on m'envoya avec mon corps vers la rivière des Anglais, et une fois arrivé à cet endroit m'apercevant que l'ennemi paraissait plutôt descendre la rivière Châteauguay pour marcher sur Montréal, je ne perdîs pas de temps et poussai avec mes troupes pour prendre les trois positions avancées et commencer à les fortifier de mon mieux (je n'avais que quelques haches en ce moment).

“ Je distribuai les hommes selon le besoin de la défense. J’ordonnai aussi la construction du fameux abatis situé deux milles en avant des trois positions ici mentionnées, et j’y marchai le 26 pour reconnaître l’armée américaine, que j’aperçus approchant de nous. Je fis aussitôt compléter les travaux de défense sur les deux rives de Châteauguay où, après un engagement obstiné qui dura quatre heures, je réussis à renverser son projet qui consistait à pénétrer dans le cœur du pays, et je l’obligeai à se rendre dans son ancienne position à cinq milles plus loin ; elle a perdu à peu près 70 hommes tués et 16 prisonniers à part un grand nombre de blessés ; à peu près 150 fusils, 6 tambours etc., sont tombés entre nos mains. J’ajoute que depuis lors, l’ennemi s’est retiré dans son propre pays. Il est vrai que le général de Watteville a inspecté mes positions et les a approuvées, ainsi que les ordres que j’avais donnés pour leur défense. Les préparatifs pour recevoir l’ennemi ont été faits par moi-même ; personne n’est intervenu dans ces arrangements et aucun officier supérieur ne s’est montré avant que l’action ne fût terminée. Il est vrai que j’ai été habilement secondé par le lieutenant-colonel McDonell des Glengarry Fencibles, qui avaient pris la quatrième position deux jours avant la bataille, et aussi par tous les officiers sous mes ordres.

“ J’ai le regret de voir en lisant l’ordre général du 27, que le lecteur peut supposer que j’avais été envoyé en avant pour couvrir les partis de travailleurs. Cette idée est fautive en ce qu’il n’y avait pas de travaux en voie d’exécution et je n’ai fait faire des abatis et autres ouvrages de défense que ceux qui m’ont paru nécessaires pour empêcher que mes positions ne fussent tournées ou forcées ; ces ouvrages je les ai ordonnés moi-même, n’ayant point d’ingénieurs avec moi. Je m’étais placé en avant de l’abatis dans l’intention d’y commencer la défense, et je trouvai cette position avantageuse,

parce que je voyais très bien les colonnes ennemies qui s'approchaient à pleine marche. Tout ceci je l'ai fait de ma propre décision. C'était une entreprise désespérée. Elle a réussi, et l'ennemi, au lieu d'aller jusqu'à Montréal, est retourné à Four-Corners. Les intentions de l'ennemi se sont fait connaître par des circonstances qui concourent les-unes avec les autres est par le rapport des prisonniers. L'ennemi n'était certainement pas en marche avec armes et bagages et toute son artillerie, pour le simple objet d'aller attaquer quelques bûcherons.

“ Tels sont les vrais événements qui concernent l'engagement du 26, et je suis chagrin au fond de mon cœur de voir qu'il me faut partager le mérite de cette action avec d'autres personnes, et que me voilà réduit à n'avoir fait que couvrir quelques ouvriers. Je pense que si l'on attache du mérite à cette opération je dois l'avoir tout entier.

“ Jè ne puis terminer sans vous prier de mettre devant Son Excellence le gouverneur-général le présent exposé, car j'en appelle avec confiance à sa justice.”

On a vu, plus haut, que cette justice n'existait pas.

L'historien William Kingsford (qui vient de mourir), a écrit : “ Sir George Prévost n'avertit pas le général Brock de la déclaration de guerre en 1812, mais ce dernier officier le sut par des amis qui avaient des renseignements sûrs. . . . En ce qui concerne Châteauguay, je ne connais dans l'histoire militaire rien qui égale les ruses de sa dépêche du 31 octobre 1813 au ministre. Tout d'abord, pourquoi l'a-t-il écrite? C'était à Salaberry que cela appartenait, et le gouverneur devait transmettre le rapport aux autorités impériales, mais celui-ci est relégué en arrière et ne compte pas. La conduite de Prévost à Sackett's Harbour (avant Châteauguay) est blâmable à tous égards ; pourtant, cette fois, il

fait écrire la dépêche par l'adjutant-général, et il se borne à la transmettre. Il s'est approprié la gloire de Salaberry à laquelle il n'avait pas l'ombre d'un droit."

C'est à nous de faire entrer dans l'Histoire cette page que l'on nous a dérobée, que dis-je ! cette page que l'Histoire ne connaît pas encore !—et pour cela il faut écrire, il faut planter des monuments de granit, il faut répandre par la gravure le souvenir de ce jour à jamais mémorable. C'est une revendication. Aussi, lorsque le parlement fédéral a affecté quelque six mille piastres pour venir en aide aux dépenses de la construction de monuments sur les champs de bataille de Lundy's Lane, Crysler Farm et Châteauguay, avons-nous été heureux de joindre notre concours aux Anglais de la Société Historique de Châteauguay qui offraient de prendre la direction de la " colonne de Salaberry", comme on s'exprima tout d'abord. Aussitôt surgirent des réclamations de la part d'un petit nombre de faiseurs d'histoire pour que le département de la milice inscrivit sur la pierre commémorative les noms de 1^o Prévost, 2^o Watteville, 3^o Herriott, 4^o Salaberry, 5^o Macdonell. Ceci fut cause que l'on ne mit aucun nom sur la colonne. Prévost et Watteville n'était pas dignes de cet honneur ; Herriott n'était pas à la bataille ; Macdonell y était, mais ne s'était pas battu. Les auteurs de ce mensonge historique ne mentionnaient aucun des officiers qui avaient combattu. Je proposai alors de graver sur la base cette simple phrase : " Ce lieu a vu l'armée d'invasion marchant sur Montréal repoussée et mise en déroute par la milice du Bas-Canada." On ne voulut pas de cette vérité ! Eh bien ! je donne ici les noms de ceux que l'histoire acceptera comme ayant droit au souvenir de la postérité pour avoir été au feu durant la bataille de Châteauguay :

Lieutenant-colonel Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry ;

Capitaines : G.-R. Ferguson, Jean-Baptiste Juchereau-Duchesnay, M.-L. Juchereau-Duchesnay, C. Daly, G.-M. La Mothe, J.-B. Bruyère, B. L'Ecuyer, P.-D. Debartzch, J.-M. Longtin, L. Levesque ;

Lieutenants : Michel O'Sullivan, W.-D. Johnson, Charles Pinguet, J. Hebden, B. Schiller, Louis-Guy.

XIV

NOTES ADDITIONNELLES

QUI ne peut se borner ne sut jamais écrire, a dit Boileau. Pour me conformer à cet avis, j'ai condensé le présent travail, je l'ai corsé au point de tout rompre, et il me reste de quoi habiller une autre brochure. Prenons encore quelques paragraphes dans cet amas de paperassès qu'il me coûte de sacrifier.

* * *

La narration de Garneau est très bonne ; je m'en serais contenté si je n'avais eu d'abord le dessein de réunir le plus de détails possibles sur ce fait d'armes.

Christie et Coffin méritent une attention particulière, car ils ont saisi l'importance de l'événement qui nous occupe ici.

M. W.-D. Lighthall, M. A., de Montréal, a publié, en 1889, une excellente brochure intitulée : *An account of the Battle of Châteauguay*, qui m'a été bien utile.

Nombre de lettres du temps m'ont été communiquées. J'ai parcouru les gazettes — mais O'Sullivan et Pinguet valent à eux seuls toutes autres sources de renseignements.

* * *

Par un ordre de milice lancé de Montréal le 27 septembre 1813, le général Prévost assume le commandement suprême du Bas-Canada.

Au moment de la bataille de Châteauguay, il était logé à La Fourche, à la sortie de la rivière des Anglais ; ce lieu se trouve sept milles plus bas que la coulée Bryson.

De Watteville tenait son quartier-général dans la maison du principal habitant de la localité, le capitaine James Wright (Mac Intheoir en gaélic) qui était un homme de grande taille, très actif et bien écouté des colons écossais des environs. Il demeurait à peu près où est Georgetown à présent.

* * *

La milice de Boucherville était sous les ordres de lieutenant-colonel L.-R.-C. De Léry lorsque, le 22 octobre, elle reçut avis de quitter Laprairie pour se rendre à la rivière Châteauguay. Le 25, elle partait du Bassin en marche pour la Fourche. Le 26, jour de la bataille, le major de brigade George Burke, étant à La Fourche, détache cinquante hommes du bataillon de Boucherville, pour aller rejoindre le lieutenant-colonel Hughes, des ingénieurs, qui était sur la rivière des Anglais. Les hommes devaient emporter des haches. Le même jour le colonel Baynes, adjudant-général, écrit du village de Châteauguay qu'il faut expédier à La Fourche vingt grands canots. Le bataillon se trouvant un peu dis-

persé, il est enjoint aux chefs des différentes escouades de parader le 27 là où elles sont, afin de tenir tout le monde prêt à agir. Le 27 l'ordre arrive de se préparer à aller au feu le lendemain.

Ainsi, moins de trois lieues au-dessous de l'endroit où Salaberry se battait le 26, il y avait la milice de Boucherville, puis les six cents hommes de Macdonell—avec Prévost, Watteville, Burke, Bynes, le major-général Stover, et rien de tout cela n'a été employé, par suite de l'obstination de Prévost et Watteville à ne pas secourir Salaberry.

M. de Léry écrivait le 27, du "Haut de Châteauguay" au lieutenant-colonel Taschereau, député adjudant-général, à Laprairie : "Je n'ai pas encore vu l'ennemi mais je l'ai entendu, retranché à la troisième position. Nos gens sont bien disposés. Vous saurez le résultat par les papiers."

Le plan de la bataille montre que M. de Léry occupait l'extrême droite, en arrière des premières lignes, mais les notes précédentes font croire que ses miliciens n'avaient pas dépassé La Fourche. C'est absolument le cas de Macdonell. Ceux qui prétendent que les six cents hommes de ce dernier officier étaient sur le terrain d'Allan's Corners feraient bien de chercher ce qu'était devenu le bataillon de Boucherville. On voit que deux, trois, quatre jours après la bataille, Prévost et Watteville ordonnaient à ces gens retenus jusque-là en arrière de s'avancer dès que Hampton reparaitrait devant Salaberry. Or, Hampton ne revint pas et je calcule que mille hommes sont ainsi restés l'arme au bras, sans pouvoir agir, à deux ou trois lieues de l'action.

Le lieutenant Charles Pinguet des Fencibles mourut vers le mois d'août 1814. Il y avait alors dans le service militaire trois ou quatre personnes du nom de Pinguet, tous de Québec, probablement des frères et des cousins. La famille date de 1645 à Québec et a produit cinq ou six hommes de loi : notaires, avocats, juge. L'un d'eux était seigneur du fief Saint-Luc, à la rivière du Sud, en 1701. Un autre commandait la flûte du roi, *L'Outarde*, en 1758. Un autre avait été tué au combat de Laprairie en 1691. Ils portaient les surnoms de Vaucour, Des Targis, La Gladière, De Montigny.

Michel O'Sullivan dont la mère était Canadienne a eu une brillante carrière. Il a été membre du Parlement, ministre, avocat, juge et est mort vers 1840.

Frederic-George Herriot, né à l'île de Jersey, le 2 janvier 1766, enrôlé dans la milice canadienne en 1812, est mentionnée comme capitaine d'état-major dans l'almanach du 1^{er} janvier 1813 ; faisant du service en qualité de major auprès du général François de Rottenburg, à Montréal, le 2 mars 1813. Il fut, cet hiver, major de brigade au fort George, rivière Niagara, puis attaché au 49^e régiment, même district. Il n'était pas à Châteauguay. A la bataille de Cryslar Farm, le 11 novembre 1813, il conduisait une escouade de Voltigeurs placés à gauche de la ligne, à l'orée du bois, au lieu de commander en chef, comme plusieurs l'ont dit.

Les deux compagnies d'infanterie légère des frontières du Bas-Canada étaient sous les ordres du major Louis Ruitter, en 1814, avec les capitaines Saint-Vallier, Mailloux, Charles Kilburn et Oliver Burkner. Vers la fin de cette année, Herriot, devenu lieutenant-colonel, prit la direction de ce corps. L'almanach du 1^{er} janvier 1815 le désigne comme major et député-surintendant des Voltigeurs, dont le colonel de Salaberry avait le commandement. Le 14 avril 1815 il

arrivait à l'endroit depuis appelé Drummondville, dans les cantons de l'Est, et commençait une exploitation agricole qui a parfaitement réussi. Il fut membre du Parlement de 1831 à 1833. En 1841, à l'occasion de la naissance du prince de Galles, il monta en grade, comme quelques autres militaires de son temps et devint major-général, avec l'étoile de compagnon du Bain. Il mourut dans sa colonie le 29 décembre 1843.

En 1818, le prince régent accorda des terres aux miliciens de 1812-15 qui en feraient la demande avant le 1^{er} mai 1823. Ce délai fut étendu au 1^{er} mai 1824, puis au 1^{er} août 1830. Par une proclamation du 22 février 1837 il fut entendu que les gens inscrits avant le 1^{er} août 1830 recevraient ou des terres ou du *scrip*, au choix, et, le 1^{er} août 1838, lord Durham nomma commissaires à cette fin MM. John Davidson et Tancred Bouthillier. Les registres et papiers concernant ces octrois sont au bureau des terres de la Couronne, à Québec.

Dans les deux jours qui précédèrent la bataille de Châteauguay, le colonel de Salaberry fit construire un blockhaus ou fortin entre le chemin du roi et la déclivité du terrain qui mène à la rivière. Lorsque le colonel Izard tenta d'utiliser ce chemin pour pénétrer dans nos lignes, le fortin le couvrit de feu et lui rendit le passage impossible. Après la bataille, cette construction resta debout et, en 1818, M. Bryson s'étant fait concéder le terrain, l'exploita comme cultivateur en conservant l'édifice pour y déposer son grain. Plus tard il l'enleva totalement, mais son fils m'assure qu'il se rappelle

l'avoir vu et comme il le décrit on comprend que ce n'était pas une grange ordinaire.

Sur la fin de la guerre, en 1815, les autorités militaires établirent un autre blockhaus, au bas du gué (un mille plus bas que l'autre) et qui subsista une cinquantaine d'années. Il finit par être considéré comme indiquant le champ de bataille, puisque l'usage était de dire que cette affaire avait eu lieu au blockhaus. L'erreur était devenue générale en 1859 ; on le voit par un ordre en conseil du 7 décembre de cette année qui réserve le bâtiment, avec cinq acres de terre, *for the purpose of erecting a monument commemorative of that distinguished feat of Canadian arms : the Battle of Châteauguay*. Une quinzaine d'années plus tard, les habitants du village Allan démontrèrent que cette "réserve" n'avait rien de commun avec la fameuse bataille et, par un ordre en conseil du 25 mars 1875, il fut décidé de vendre le terrain. Depuis, on prit l'habitude de mentionner Allan's Corner comme le lieu convenable pour un monument. Ceci demandait une explication, lorsque le ministre de la milice fut chargé en 1894, d'ériger une colonne de pierre sur l'emplacement de la bataille. On me chargea d'aller à la découverte du site. Je remontai le côté nord de la rivière à pied, depuis La Fourche jusqu'au gué, qui est en dessous du village Allan. Rendu là, je savais que, une vingtaine d'arpents plus loin je me trouverais sur le poste des Voltigeurs et des Fencibles. En effet, à peine arrivé sur les lieux je les reconnus comme si je les voyais pour la dixième fois. Je plantai ma canne dans le sol et j'allai frapper à la porte de la maison la plus voisine. M. Bryson vint m'ouvrir. Je le conduisis près de la canne et lui demandai :

— Qu'est-ce que cela ?

—L'endroit où se tenait M. de Salaberry le jour de la bataille.

—Qui vous l'a dit ?

—Mon père et bien d'autres personnes.

—Il me faut un marécage à droite.

—C'est moi qui l'ai déséché.

—Je veux aussi une pointe de terre à un mille en avant.

—Vous la voyez d'ici.

—La ravine qui passe devant nous sépare Hampton de Salaberry ?

—Justement.

—Où est le blockhaus ?

—Il était là, à gauche, de l'autre côté du chemin, mon père l'a démoli.

—Il me faut trois petites coulées en arrière de moi jusqu'au village Allan.

—Elles y sont, vous avez dû les traverser en venant par là.

—Très bien. Alors je plante le piquet et nous allons construire ici un monument convenable.

—Les gens d'Allan's Corner voudraient bien l'avoir chez eux.

—A Ormstown aussi on le demande, mais j'ai les deux talons sur la place où se tenait le colonel de Salaberry et j'y reste.

BENJAMIN SULTE.

UNE VENTE IMPORTANTE

LA COLLECTION D'AMERICANA DE M. C.-EDWARD PRATT

MM. C.-F. Libbie & Co., commissaires-priseurs de Boston, ont vendu à l'enchère, les 4, 5, 6 et 7 avril dernier, la précieuse collection d'ouvrages sur l'Amérique de M. C.-Edward Pratt. Cette vente fera époque dans les annales de la bibliophilie américaine.

M. Pratt était un collectionneur minutieux, excessivement particulier sur le choix de ses livres. Il ne se procurait que les meilleurs exemplaires connus des ouvrages rares ; c'est ce qui explique les prix relativement élevés qu'ont rapporté la plupart de ses livres, même ceux qu'on n'est pas convenus d'appeler rares. Le catalogue renfermait 3,033 lots.

L'item le plus important de toute la collection est sans contredit l'édition originale de l'*Histoire du Canada*, de Sagard, publiée à Paris, en 1636. Cet exemplaire était relié en chagrin rouge par le relieur français bien connu, Lortic. Il renfermait les rares deux feuilles non paginées, entre les pages 312 et 313, qui contiennent quatre pages de chants hurons avec musique. Une note du catalogue nous dit que deux exemplaires seulement sont connus qui renferment ces quatre pages de musique. A la vente Murphy, un exemplaire qui renfermait ces quatre pages en fac-similé s'est vendu \$225.00 ; à la vente Beckford, un autre exemplaire qui les renfermait a atteint £30-10 s. ; Dufossé en a catalogué un exemplaire parfait à 1200 frs. A la vente de la collection de Gerald-E. Hart, l'auteur de *Fall of New France*, qui eut lieu chez Libbie, à Boston, un exemplaire complet a été adjugé à Frederick-W. Morris pour \$100.00. Cet exemplaire est maintenant à la bibliothèque du Parlement, à Ottawa. L'exemplaire Pratt s'est vendu \$450.00 et il a été adjugé à George-E. Littlefield qui l'a acheté, dit-on, pour un riche collectionneur de Boston, M. Hollingsworth. Cet exemplaire est apparemment le même qui fut vendu à Londres pour £28, le 7 février 1895, mais alors les quatre pages de musique manquaient. Plus tard, on prit les quatre pages de musique d'un

exemplaire incomplet pour les donner à celui-ci. M. Pratt l'avait acheté en avril 1896, à la vente des livres de Mme Pope, et l'avait payé \$400.00.

La collection Pratt renfermait une édition originale de Sagard : *Le Grand Voyage des Pays des Hurons*, publié à Paris en 1632. Cet exemplaire était relié en maroquin rouge par Bedford. C'est probablement l'exemplaire de la collection de Brayton Ives, qui fut vendu en 1891, pour \$92.50. C'est à Frederick-W. Morris qu'il a été adjugé pour \$165.00. Cet ouvrage n'est pas aussi rare que l'*Histoire du Canada* du même auteur, car on en connaît au moins une douzaine d'exemplaires en Amérique ; mais l'exemplaire Pratt était dans un si bel état, que les bibliophiles américains se sont laissés emporter.

L'*Histoire Notable de la Floride*, par Basanier, publiée à Paris en 1586, s'est vendue \$260.00 et a été adjugée à George-E. Littlefield. Cet ouvrage est rare et très estimé par les collectionneurs. L'exemplaire Brinley s'est vendu \$250.00 ; celui de Beckford, £53 ; celui de Murphy, \$200.00 ; celui de Stevens, £39-10 s. ; celui de Barlow, \$305.00, et celui de Ives, \$170.00.

Les œuvres de Lescarbot et de Champlain se sont aussi bien vendues ; mais apparemment il n'y avait qu'un enchérisseur qui savait que l'*Histoire de la Nouvelle-France* de Lescarbot, mise à l'enchère, portait, au frontispice, le millésime de 1617, au lieu de 1618. Deux des cartes étaient en fac-similé. Cet exemplaire avec le millésime de 1617 est probablement unique, car tous ceux qui ont été signalés par les bibliographes sont de 1618. Cependant, il a été adjugé pour \$22.50.

La collection Pratt renfermait une foule d'autres raretés bibliographiques, entre autres, les *Amours de Postion*, par Du Perier, publiées à Paris en 1601. C'est le premier roman où la scène se passe en Amérique. Il a été adjugé à \$100.00. Le 3 février 1896, un exemplaire du même ouvrage a été vendu chez Bangs & Co., de New-York, pour \$6.75.

Ces prix fabuleux réalisés pour des bouquins nous laissent, pauvres collectionneurs canadiens, dans un état d'âme difficile à décrire.

TO AN OLD MISSAL

Not as ours the books of old—
 Things that steam can stamp and fold ;
 Not as ours the books of yore—
 Rows of type, and nothing more.

Then a book was still a Book,
 Where a wisful man might look,
 Finding some thing through the whole,
 Beating—like a human soul.

In that growth of day by day,
 When to labor was to pray,
 Surely something vital passed
 To the patient page at last ;

Something that one still perceives
 Vaguely present in the leaves ;
 Something from the worker lent ;
 Something mute—but eloquent !

AUSTIN DOBSON.

NOTES

On a vendu à l'enchère, à Québec, les 5 et 6 juin, une bibliothèque d'environ 2,500 volumes, provenant d'un collectionneur de la campagne. Parmi les numéros les plus importants, nous relevons les suivants : *Histoire du Canada*, par Brasseur de Bourbourg, \$5.50 ; *Juge à Paix*, de Perrault, \$6.00 ; une collection de brochures canadiennes, reliée en 14 volumes, 35 cts du volume ; *Picture of Quebec (1829)*, de Bourne, \$6.50 ; *Histoire des Vieilles Familles Canadiennes*, par le P. Daniel, \$4.50.

On a aussi vendu un lot de lettres autographes renfermant des pièces des évêques Plessis, Panet, Bourget, Baillargeon, Larocque ; des juges Sewell, Bédard, Mondelet, Vaillières

de Saint-Réal, Maguire, Mabane ; de L.-H. Lafontaine, A.-N. Morin, J. Viger, Etienne Parent, M. Berthelot, Dr Landry, Vanfelson, C. Daly, Cliniquy, Sir E.-P. Taché, Dr O'Callaghan, Robert Christie, Tyke, de plusieurs prêtres et autres personnages distingués.

*** Le comité du Monument-ChAMPLAIN doit publier prochainement, un compte rendu détaillé des fêtes qui ont eu lieu à Québec lors de l'inauguration du monument. Ce compte rendu sera précédé d'une étude historique sur la ville de Québec par M. le Dr N.-E. Dionne. Cette étude couvrira, croyons-nous, une centaine de pages, et sera ornée de gravures appropriées.

*** M. Benjamin Sulte est à préparer une étude élaborée sur l'origine des Canadiens-Français.

*** On annonce qu'on a découvert récemment aux États-Unis le premier livre qui ait été imprimé en Amérique, en langue hollandaise. C'est M. Samuel-W. Pennypacker, de Philadelphie, qui a fait cette découverte et possède actuellement ce volume dans sa bibliothèque. C'est un catéchisme qui fut écrit par Johannes Lydius, à l'usage de l'Église réformée hollandaise, et imprimé à New-York en 1700. Le catéchisme luthérien de Jastus Falkner, qui porte la date de 1708 et est considéré comme le premier livre imprimé en hollandais aux États-Unis, ne serait donc que le second et, sans doute une réponse à celui de Lydius.—*Le Bibliographe Moderne.*

*** On lit à la page 224 du manuscrit français, No 32, 838 (copie en extrait du registre paroissial de Saint-Gervais de Paris) l'acte d'état civil suivant :

“ 7 juillet 1630. Baptême de Pierre, fils de noble homme Aimé Siron, trésorier de France à Paris, et de demoiselle Elisabeth Le Sergent. Parrain : P. de Berton, écuyer, seigneur de Gaulbertin, trésorier de France à Orléans. Marraine : demoiselle Hélène du Boulay, femme de Samuel de Champlin, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy.”

Il s'agit évidemment de la femme du fondateur de Québec.

*** Voici une bonne formule pour faire revivre les vieilles écritures, dont les collectionneurs d'autographes peuvent se servir avec bons résultats : Passez légèrement, sur le vieux parchemin ou le papier antique, un pinceau imbibé de la solution suivante, qui se conserve : Tanin, 6 gr. ; alcool, 35 gr. ; eau distillée, 100 gr. Il est bon parfois de passer un peu d'eau claire sur la partie imbibée par la solution, une fois la lecture du document terminée.

BIBLIOGRAPHIE

CANADIANA—AMERICANA

A HISTORY OF THE DOMINION OF CANADA, by John B. Calkin. *Halifax, N. S., A. & W. MacKinlay*, 1898. 12mo., cloth, XX-448 p., map, portraits and engravings.

This is handy manual of Canadian history, supplied with a well made index.

It is apparent, at the first glance, that the author has compiled from Kingsford elaborated history of Canada, for he has committed the same errors and he apparently stands on the same point of view. It is an error indulged by Kingsford and repeated by Calkin, to place the attack of Quebec by the Americans on New Year's day, of 1776; material facts, and many of them, demonstrate that the attack of Quebec was performed on December 31st, 1775. It is not correct to say that, at the battle of Châteauguay, Colonel de Salaberry was "reinforced by Colonel M'Donnell with six hundred French militia," as Colonel M'Donnell arrived on the battleground after the engagement, when the enemy was in flight after a shameful defeat where seven thousand men had been repulsed by only three hundred volunteers.

Mr. Calkin's account of the ignominious expulsion of the Acadians is not fully right and his conclusion are somewhat risky, the more so now that we have the works of Abbé Casgrain and Édouard Richard, which throw some light in the matter.

However, this abridged history of Canada is recommendable, its plan has been well conceived. It will proved handy to the student when in search of minor information.

It is to be hoped that the author will correct, in a new edition, the errors we have disclosed after a rapid perusal of his work.

PIERRE BÉDARD ET SON TEMPS, par N.-E. Dionne. (*Extrait des Mémoires de la Société Royale du Canada*). In-8, pp. 73 à 118, portrait.

L'époque où vécut Pierre Bédard fut une époque mouvementée de notre histoire politique, et sa vie fut toute une vie de luttes et de dévouements pour la revendication de nos droits. Sur les tribunes aussi bien qu'en chambre et dans les colonnes du *Canadien* dont il fut l'âme, Bédard s'est prodigué.

On lui doit plusieurs réformes importantes dont la principale fut l'exclusion des juges de la législature.

M. Dionne nous trace dans son intéressante étude, avec le talent d'historien impartial qu'on lui connaît, toute cette période mouvementée de notre histoire politique.

FEMME OU SABRE (*The Trail of the Sword*), par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. LeVasseur. Québec, Frank Carrel, 1898. In-12, VIII-289 p., illustré.

Gilbert Parker s'est fait rapidement une réputation universelle comme romancier historique. Nous avons déjà entretenu nos lecteurs sur un de ses ouvrages; *The Seat of the Mighty. Femme ou Sabre*, que M. LeVasseur a parfaitement rendu en français n'est pas moins intéressant. Le gros de l'intrigue se déroule à Québec, au temps de Frontenac qui disait à l'envoyé de Phipps, le sommant de rendre la ville, qu'il répondrait par la bouche de ses canons.

La page d'histoire sur laquelle roule l'intrigue de ce roman est des plus intéressantes; habillée avec un peu de fiction par la plume habile de Parker, ce volume constitue une épopée historique très captivante.

CANADA AND THE EMPIRE. Ex Occidente lux. By J. Van Sommer, of Toronto. [*Bellville, Intelligence office, n. d.*] 8vo., cloth, Junr., 125 p.

SHORT CATECHISM of Church History for the Higher grades of Catholic schools, by the Rev. J. B. Oechtering. *St. Louis, Mo., B. Herder*, 1899. 16mo., cloth, VIII-127 p.

THE CANADIAN NEWSPAPER DIRECTORY. 1899 edition. A complete list of the newspapers and periodicals published in the Dominion of Canada and Newfoundland, with full particulars. *Montréal, A. McKim & Co., n. d.*, 8vo., cloth, 427 p., folded map.

PUBLICATIONS DIVERSES

LA TÉLÉPHONE, par Emile Piérard, avec une préface de M. Eric Gerard. *Liège, Charles Desoer*, 1899. In-8, 490 p., 318 figures.

C'est la seconde édition, revue et augmentée, de cet ouvrage scientifique que l'Association des Ingénieurs de l'École de Liège a couronné.

TRAITÉ PRATIQUE DE LA FONDERIE DE FER, destiné aux apprentis, aux ouvriers mouleurs, aux contre-maitres, et aux patrons fondeurs de fer, par Léon Ledent. *Liège, Charles Desoer, s. d.* In-12, toile, 280 p., 85 figures.

LESSOR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL du peuple allemand, par Georges Blondel. *Paris, L. Larosé*, 1898. In-12, VIII-221 p.

MARCIA DE LAUBLY, par M. Maryan. *Paris, Henri Gauthier, s. d.* In-12, 339 p.

L'HOMME BLANC, par Champol. *Paris, Henri Gauthier, s. d.* In-12, 322 p.

LA SCIENCE PITTORESQUE. Fleurs et plantes, par A. Acloque. *Abbeville, C. Paillart*, 1899. In-8, 320 p., 360 figures.

PERPIGNAN, par Pierre Vidal. *Paris, Welter*, 1898. In-12, 492 p., carte et nombreuses gravures.

ESQUISSE DE L'ORGANISATION politique et économique de la société future, par G. de Molinari. *Paris, Guillaumin et Cie*, 1899. In-12, XXXII-242 p.